

## L'ESPAGNE MUSULMANE VUE PAR UN VOYAGEUR RUSSE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : BOTKINE

Rachel ARIÉ  
C.N.R.S.

Dès la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, le passé musulman de l'Espagne exerça une véritable fascination sur l'imagination de plusieurs artistes et hommes de lettres européens en plein Romantisme. Victor Hugo chanta avec enthousiasme le palais de l'Alhambra dans une de ses *Orientales* (1828). Qui de nous ne s'est laissé prendre au charme des *Aventures du dernier Abencérage* de Chateaubriand (1826) et à l'enchantement des *Contes de l'Alhambra* de Washington Irving (1832). L'écrivain et diplomate américain, plus artiste qu'érudit, a ravi nos jeunes années avec ses contes merveilleux où règne la fiction la plus pure.

De la lointaine Russie, un bourgeois moscovite cultivé entreprit un voyage en Europe dès 1835. Vassili Petrovitch Botkine visita Londres, Paris et l'Italie, revint en Russie en 1843 puis retourna en Italie et à Paris en 1844. De là, il se rendit en Espagne où il séjournra du 11 août 1845 à fin octobre 1845. Par la suite, de nombreux voyages en Europe occidentale le conduisirent en Allemagne, à Vienne, en Italie, à Paris et en Suisse. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 22 octobre 1869. Afin de marquer le centenaire de sa mort, un chercheur français, Alexandre Zviguilski, à la fois hispaniste et slaviste, a fait connaître au public cultivé le livre unique de Botkine, les *Lettres sur l'Espagne* dont il a traduit le texte du russe tout en l'ayant préfacé, annoté et illustré avec un soin extrême<sup>1</sup>.

Botkine avait quelques notions d'espagnol et la littérature de voyage avait retenu l'attention de ce touriste russe. Il avait lu le *Handbook for travellers in Spain*, publié à Londres en 1845 par Richard Ford ainsi que *The Bible in Spain* (Londres, 1842) de George Borrow. Les *Tales of the Alhambra* de Washington Irving avaient remporté la faveur des Anglais dès 1832 et connu le succès auprès des Américains quelques mois plus tard. En France, à la même date, l'ouvrage suscita de l'intérêt. Le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier publié tout d'abord à Paris dans *La Presse* et la *Revue des Deux Mondes* (1841) parut en volume à partir de 1843 sous le titre de *Tra(s) los Montes* puis en 1845 sous son nom définitif. De larges extraits en furent diffusés par des revues russes dès 1842. Il y a tout lieu de penser que Botkine s'en inspira pour le fond et la forme.

En vrai Romantique, Vassili Petrovitch s'intéressait aux moeurs, aux costumes, aux types nationaux. Sa vision, neuve et originale, son esprit critique ont fait l'attrait des *Lettres sur l'Espagne* et ont éveillé l'enthousiasme de ses

---

<sup>1</sup> L'ouvrage a paru à Paris en 1969 au Centre de Recherches Hispaniques, Institut d'Etudes Hispaniques (Collection Thèses, Mémoires et Travaux, dirigée par Charles Aubrun).

contemporains Bielinski et Gogol<sup>2</sup>. En outre Botkine aimait la peinture et la musique ; ses notes de voyage en portent témoignage.

Nous ne nous attarderons pas sur la description des provinces du Nord de l'Espagne, de la Castille et la Manche. Nous nous pencherons sur les impressions que ressentit Botkine au fur et à mesure qu'il approchait de l'Andalousie. Voici ce qu'il écrit : «Le caractère du paysage s'est transformé; on sent qu'on se trouve à présent sous d'autres cieux; le climat, l'architecture des édifices, le costume, les moeurs, tout cela indique qu'on est dans un autre pays... Partout l'empreinte arabe apparaît et elle est si prononcée que les petites villes et les villages d'Andalousie ont conservé jusqu'à présent un cachet oriental»<sup>3</sup>. Botkine avait lu la traduction de l'ouvrage de José Conde, *Historia de la dominación de los Árabes en España* (Madrid, 1820-1821) qui faisait autorité pendant le Romantisme. Il remarqua donc que Cordoue était «une ville tout à fait mauresque». Il observa «des maisons blanches, peu élevées, sans balcons ni fenêtres, des rues étroites et tortueuses, dans lesquelles on marche pratiquement entre deux murs, point de fenêtres, des portes seulement»<sup>4</sup>. La disposition de la demeure cordouane ne laissa pas de l'intriguer. «Chaque porte ouverte au hasard découvre un charmant petit jardin: il y a là des orangers et des fleurs rares; il est généralement entouré d'un mur élevé derrière lequel se cache toute la verdure. Derrière le jardin, une petite cour carrée; de fluettes colonnes mauresques de marbre multicolore supportent les plafonds arabes de la galerie qui l'entoure; c'est là que donnent les fenêtres et les portes des appartements; au centre, murmure un jet d'eau dans un bassin de marbre». Tout comme Théophile Gautier qui s'était trouvé à Cordoue en août 1840, il nota que rien n'y rappelait les moeurs et les coutumes européennes<sup>5</sup>.

L'itinéraire de Théophile Gautier l'avait conduit de Madrid à Grenade puis à Séville. Toutefois les merveilles de l'architecture musulmane en ces villes ne l'empêchèrent pas d'admirer la Grande Mosquée de Cordoue, «monument unique au monde», où est enchâssée l'actuelle Cathédrale dont l'extérieur l'avait peu séduit. A l'oeuvre des émirs et des califes umayyades, il avait consacré des pages brillantes<sup>6</sup>. Plus précises et mieux documentées sont les réflexions de Botkine qui a déploré les transformations de la partie centrale de la *mezquita* par les Chrétiens. Le voyageur russe manifesta son enthousiasme à la vue du *mihrāb*. «Il faut voir», écrit-il, «le luxe et l'élégance dont la fantaisie arabe l'a parée. Elle est toute du plus pur marbre blanc: on y voit de petites colonnes entourées de carreaux de mosaïque et disséminées, des maximes coraniques aux lettres en cristaux dorés; à proximité, serpentent les arabesques les plus exubérantes, les plus capricieuses

<sup>2</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, p.25, p.42.

<sup>3</sup> *Idem*, p.104.

<sup>4</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, p.104.

<sup>5</sup> Voir *Le Voyage en Espagne* de Gautier, texte établi, présenté et annoté par J.-Cl. Berchet, Paris, 1981, p.341.

<sup>6</sup> Voir *Voyage en Espagne*, édition précitée, pp. 343-345.

qui soient au monde»<sup>7</sup>. Visiblement inspiré par l'oeuvre historique du Romantique José Conde, Botkine se livre aux considérations suivantes: «lorsqu'on lit l'histoire des Arabes et surtout l'histoire de leur soumission et de leur expulsion d'Espagne, on remarque non sans un profond dépit qu'un peuple intelligent, plein de tolérance, industrieux au plus haut point, un peuple dont la culture étendue commençait déjà à supplanter le dogme froid et austère de l'islamisme est vaincu et est chassé par des Espagnols barbares et fanatiques et qu'un pays riche, prospère, peuplé, est sacrifié par l'Inquisition et devient un désert»<sup>8</sup>. Toutefois les Arabes contemporains de notre voyageur sont définis par lui en une formule lapidaire comme un peuple plongé «dans une profonde barbarie»<sup>9</sup>.

Après avoir passé la première semaine de septembre 1845 à Cordoue, Vassili Petrovitch trouva une place dans la diligence en partance pour Séville. Après une halte à Ecija où il décela un «aspect mauresque» dans les costumes, les maisons, les rues et les visages, il arriva à Séville le jour même où avait eu lieu une magnifique course de taureaux. Durant quinze jours il assista à deux *corridas* ce qui nous vaut de longues descriptions pittoresques et savoureuses qu'il achève par cette réflexion: il est «difficile de supposer que les Maures, avec leurs moeurs chevaleresques et raffinées, aient pu léguer à l'Espagne ces jeux barbares; c'est plutôt là une sinistre tradition du cirque romain conservée en Espagne»<sup>10</sup>.

Voici son impression d'ensemble sur Séville: «l'élément espagnol s'est combiné avec le mauresque, et de cette fusion est né quelque chose d'extraordinaire, de charmant, d'original, de poétique: Séville, en un mot»<sup>11</sup>. Grand admirateur de Murillo, Botkine consacre des pages fort bien venues à ce peintre dont Gautier avait du reste exalté les tableaux divins mais plus sommairement<sup>12</sup>. Par contre Vassili Petrovitch mentionne à peine le clocher de la Cathédrale de Séville, la Giralda dont il omet la dénomination et il date par erreur cet ancien minaret arabe du X<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Gautier, lui, avait vibré devant les richesses de la Cathédrale, souligné l'originalité de son campanile, auquel on accède «par une suite de rampes sans degrés, si douces et si faciles, que deux hommes à cheval pourraient aisément gravir de front jusqu'au sommet, où l'on jouit d'une vue admirable». Il avait auparavant retracé l'historique de la

<sup>7</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, p.111. Sur la Grande Mosquée de Cordoue, voir L. Torres Balbás, *Arte hispano-musulmán hasta la caída del califato de Córdoba*, vol V de *Historia de España* dirigée par R. Menéndez Pidal, Madrid, 1965, pp.333-788. Un article récent d'A. Fernández-Puertas, intitulé *La Mezquita de Córdoba, I. Trazado y proporción de su planta general (s. VIII-X)* a paru dans la revue *Archivo Español de Arte*, Instituto Diego Velázquez, C.S.I.C., Madrid, 2000, pp.217-247.

<sup>8</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, Lettre II, p.108.

<sup>9</sup> *Idem*, p.108.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.125.

<sup>11</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, Lettre II, p.127.

<sup>12</sup> Voir *Voyage en Espagne*, pp.362-363.

<sup>13</sup> *Lettres sur l'Espagne*, Lettre II, p.142.

construction de cette ancienne tour arabe et l'avait également fait remonter de manière erronée à l'an 1000<sup>14</sup>.

Gautier dont le périple andalou avait différé de celui de Botkine visita Grenade avant de se rendre à Séville. Aussi estima-t-il que l'Alcazar de Séville qu'il prenait pour un «ancien palais des rois mores», «quoique fort beau et digne de réputation», n'avait «rien qui surprenne» lorsqu'on a déjà vu l'Alhambra de Grenade<sup>15</sup>. Botkine, épris d'architecture, fut tout de suite séduit par ce «tissu de dentelle du plus fin filigrane» qui s'étale dans les salles de l'Alcazar dont certaines avec leurs plafonds en forme de coupole à stalactites et d'autres en bois de chêne sculpté d'arabesques et dorés susciteront son enthousiasme<sup>16</sup>.

La *Lettre IV* relate les randonnées de Botkine à travers l'Andalousie méridionale. Il estime que Cadix porte «un cachet proprement européen» en tant que ville de marchands. Il s'intéresse aux innovations anglaises telles que les combats de coqs, au commerce fort prospère en cette cité portuaire avant de partir pour Puerto de Santa María puis pour Xérès (Jerez de la Frontera). C'est là qu'il évoque, en bon lecteur de José Conde, le souvenir de la victoire des Arabes sur les Wisigoths en 711<sup>17</sup>.

Botkine qui avait lu seize romances concernant la conquête de l'Espagne par les Arabes a rapporté ensuite la légende de la Cava, cette fille du Comte Julien, —gouverneur de la place byzantine de Ceuta (Septem)—, qui en se baignant dans le Tage, à Tolède, fut aperçue par le roi wisigoth Roderic et séduite par lui. Julien aurait vengé cet affront en intervenant en faveur des Musulmans en Espagne<sup>18</sup>.

A la fin du mois d'août 1845, Botkine quitta Cadix pour Gibraltar par le vapeur. Le rocher présente des vues magnifiques, écrit-il, et à l'instar de Théophile Gautier, il apprécie le confort anglais<sup>19</sup>.

«Las d'attendre le bateau» sur lequel il se disposait à gagner Málaga, il partit ensuite pour Algesiras dont il visita les environs. Puis il s'embarqua pour Tanger, y passa quatre jours durant lesquels il observa que la disposition des maisons

<sup>14</sup> Voir *Voyage en Espagne*, pp.364-365. Sur la Grande Mosquée de Séville, voir la contribution d'Henri Terrasse, *La Grande Mosquée almohade de Séville*, ap. *Mémorial Henri Basset*, II, 1928, pp.249-265. Sur la Giralda, voir L. Torres Balbás, *Reproducciones de la Giralda*, ap. *Al-Andalus*, VI, 1941, *Crónica*, VIII, p.216 sq. ; G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954, Le décor de la Giralda, p.249. L'ouvrage le plus récent est celui d'Alfonso Jiménez Martín et Antonio Almagro Gorbea, *La Giralda*, Madrid, 1985.

<sup>15</sup> Voir *Voyage en Espagne*, p.366. L'Alcazar de Séville est un édifice mudéjar et, en majeure partie, l'œuvre du roi de Castille Pierre I<sup>er</sup> dit le Cruel. Des artistes grenadins, envoyés par le sultan de Grenade Muhammad V à son allié le roi Pierre I<sup>er</sup> ainsi que des Tolédans et des artistes de Séville y eurent leur part. Voir L. Torres Balbás, *Ars Hispaniae*, IV, Madrid, 1949, pp. 314 sq. ; G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, pp.373-376.

<sup>16</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, *Lettre III*, p.144.

<sup>17</sup> Voir *Lettre IV*, p.157, p.173.

<sup>18</sup> Sur la littérature inspirée par la fille du Comte Julien, voir E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, tome premier, Paris, 1950, p.15.

<sup>19</sup> Les réflexions de Botkine sur l'influence anglaise à Gibraltar démontrent une analogie certaine avec le texte de Théophile Gautier (voir *Lettre V*, p.181 et *Voyage en Espagne*, p.392). On se reportera également à la traduction d'A. Zvigulski citée p.1 (note 3, p.307).

musulmanes était la même que celle des maisons d'Andalousie avec leur cour intérieure sur laquelle donnaient les portes des pièces qui l'entouraient<sup>20</sup>. Il s'ennuyait à mourir à Tanger lorsqu'il réussit à embarquer sur un bâtiment de guerre britannique à destination de Gibraltar. Dès le lendemain de son arrivée sur le roc, il trouva un bateau qui venait de Cadix et le mena à Málaga. Botkine fait état du «caractère mauresque» des vieilles tours de la ville et des portes avec leur arc en fer à cheval qui rappelaient la domination musulmane. Il note que l'antique forteresse arabe des souverains de Grenade, l'Alcazaba, est abandonnée à de petites gens qui y ont édifié de misérables cabanes. Botkine évoque le siège de Málaga par les Rois Catholiques en 1487<sup>21</sup>. Il se livre ensuite à des digressions sur les conséquences de la chute de Grenade, sur la persécution des Morisques au XVI<sup>e</sup> siècle qu'il déplore. Il relate leur expulsion définitive en 1609 en se fondant sur la lecture de la *Justa expulsión de los Moriscos* due à l'historien espagnol Fonseca, contemporain des faits<sup>22</sup>.

En octobre 1845, Botkine se rendit compte que «malgré tout le charme paisible de la vie et des environs de Málaga, l'idée de Grenade ne (le) laissait pas en repos». Il se dit qu'un voyage à cheval entre Málaga et Grenade serait plus intéressant que le trajet en diligence. Il parcourut en trois jours les 50 milles qui séparaient les deux villes<sup>23</sup>.

A Vélez Málaga où il passa la première nuit, il admira la nature grandiose du paysage espagnol; sur une colline avoisinante se détachaient les ruines d'une ancienne forteresse arabe. Alhama où il arriva le lendemain lui fit l'effet d'une «ville bâtie sur une montagne pelée»; «cette ancienne forteresse arabe, autrefois célèbre par son site imprenable» était aussi réputée pour ses eaux thermales et les sultans de Grenade «venaient s'y soigner»<sup>24</sup>. La prise d'Alhama par les troupes castillanes en 1482 marqua le début de la guerre de Grenade et frappa de stupeur les sujets du sultan nasride. La chute de cette place forte a été évoquée dans un *romance* célèbre *Ay de mi Alhama!* que Botkine ne résiste pas au plaisir de citer et de traduire en essayant, écrit-il, de conserver, autant que possible la naïveté, le coloris et la mesure de l'original<sup>25</sup>.

Les dix heures de chevauchée au petit trot d'Alhama à Grenade fatiguèrent quelque peu Vassili Petrovitch. Aussi fut-il heureux de distinguer, au loin lorsque les montagnes commencèrent à s'abaisser, une vaste plaine à la végétation

<sup>20</sup> Voir *Lettre V*, p.202.

<sup>21</sup> Voir R. Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides*, 2<sup>e</sup> édition mise à jour, Paris, 1990, p.170 ; M<sup>a</sup> Isabel Calero Secall et Virgilio Martínez Enamorado, *Málaga, ciudad de al-Andalus*, Málaga, 1995, *passim*.

<sup>22</sup> Voir *Lettre VI*, pp.210-213.

<sup>23</sup> Voir *Lettre VII*, p.233 et surtout la note 34 p.314 due à A. Zviguilski.

<sup>24</sup> Voir *Lettre VII*, p.240.

<sup>25</sup> Sur cet épisode, voir R. Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides*, pp.153-155 ; *Lettre VII*, pp.240-241. Alexandre Zviguilski est d'avis que Botkine a eu sans doute entre les mains des recueils de romances ainsi que leur traduction, le *Romancero general de Damas-Hinard*, parue à Paris en 1844 (2 volumes) qui était connue en Russie. Voir *Lettres sur l'Espagne*, p.17.

luxuriante et à droite «une ville couverte par l'éclat d'or pourpre du soleil couchant», Grenade, ultime étape de son voyage andalou, Grenade à laquelle il consacra sa dernière lettre écrite avec des accents d'une émouvante sincérité<sup>26</sup>. Botkine contempla la célèbre *Vega* de Grenade tant glorifiée par les auteurs anonymes du *Romancero* et le système d'irrigation instauré jadis par les Arabes. Il fut séduit par le splendide spectacle qui s'offrait à sa vue: «au-delà des jardins, sur une colline, au bas d'une montagne gigantesque à large crête enneigée, on apercevait Grenade; au-dessus, sur une hauteur verdoyante, se trouvaient les murailles et les tours rouge foncé de l'Alhambra». Voici comment Botkine ressent la beauté poétique du site de Grenade: «cette cime neigeuse et éblouissante de la Sierra, ces reflets irisés des versants, ce vert sombre et dense des jardins qui entourent la ville, cette couleur rouge foncé des anciennes fortifications de l'Alhambra, et ces chaînes de montagnes encerclant la plaine, couvertes d'une brume bleuâtre et transparente», tout cela constituait un enchantement<sup>27</sup>.

Botkine fut frappé par «l'élément mauresque» qui prédominait à Grenade: «ici une inscription arabe, là, les contours mauresques, ou un nom de lieu arabe». Le lendemain de son arrivée, mû par ses souvenirs livresques, il se rendit à la place de Bibarrambla où avaient lieu au Moyen Age les jeux et les tournois de seigneurs musulmans chantés par les *romances*. Il admira «le caractère mauresque» de la Porte d'Elvira et il se promena dans l'ancien bazar arabe, l'*Alcaicería*, que n'avait visité aucun des voyageurs, ses prédécesseurs. Il venait d'être restauré après l'incendie du 20 juillet 1843. Le sol des cours et des rues était pavé «de petits carreaux multicolores à arabesques entrelacées». La disposition rappela à Botkine les galeries intérieures du *Gostiny dvor*, ancienne Cour des Marchands située dans le vieux quartier commerçant de Moscou<sup>28</sup>. Vassili Petrovitch alla ensuite contempler dans la Cathédrale de Grenade la Chapelle Royale où reposent les Rois Catholiques ainsi que les bas-reliefs en bois sculpté qui, dans le Retable, évoquent les scènes de la guerre de Grenade. Il s'attarda dans le Monastère de la *Cartuja* et parcourut les salles du Musée de peinture où il fut déçu de ne trouver que quelques tableaux dignes d'attention<sup>29</sup>.

A Grenade, Botkine fut captivé par la luminosité du ciel, par l'abondance des eaux et fontaines, par le caractère de grandeur qui émanait des longues allées de

<sup>26</sup> Voir *Lettre VII*, p.248.

<sup>27</sup> Voir o.c., p.249. La vision d'ensemble que présente Botkine ne doit rien au récit de Gautier qui séjourna à Grenade du 1<sup>er</sup> juillet au 12 août 1840, en compagnie de son ami Eugène Piot. Voir dans le *Voyage en Espagne*, pp.247-248 la description du paysage grenadin du haut d'un *mirador*, à deux pas de la Carrera del Durro.

<sup>28</sup> Sur la *Qaysāriyya* médiévale, voir L. Torres Balbás, *Alcaicerías*, dans *Al-Andalus*, vol XIV, 1949, pp.431-455. Voir *Lettre VII*, p.253.

<sup>29</sup> Voir *Lettre VII*, p.254. Sur les bas-reliefs de la Chapelle Royale sculptés par Felipe de Vigarny entre 1520 et 1522, voir M. Gómez Moreno, *La Capilla Real de Granada. La idea de los Reyes Católicos*, dans *Archivo Español de Arte y Arqueología*, 1925, p.262 ; A. Gallego y Burín, *Granada. Guía artística e histórica de la ciudad*, 1961, Madrid, pp.332-334.

hêtres et d'ormes formant la *Alameda*. Il alla jusqu'à qualifier cette promenade urbaine de «première du monde»<sup>30</sup>.

Avant de gravir les pentes qui mènent à l'Alhambra, Botkine se remémore le fameux *romance* du XV<sup>e</sup> siècle dans lequel est décrit l'imposant panorama qui s'offre à la vue du roi de Castille Jean II lorsqu'il dialogue avec *Abenámar, Abenámar, Moro de la morería*<sup>31</sup>.

Voici ce qu'il écrit ensuite : «de ma vie, je n'oublierai l'impression que j'ai ressentie à Grenade» lorsque je m'approchai de la colline de l'Alhambra couverte jusqu'à son sommet d'un petit bois épais». Et il ajoute qu'il s'étendit «sur la mousse fraîche de la première pierre» qu'il rencontra et resta longtemps couché, «attentif au murmure des ruisseaux qui ressemblait à une sorte de mélodie confuse mais douce à l'âme». Le Romantique Botkine s'exclame: «comme je comprenais l'affliction des Maures lorsqu'on les chassa de Grenade!»<sup>32</sup>.

Une des allées du parc le conduit à l'entrée principale de l'Alhambra: «une tour haute et massive » dénommée *Puerta Judicaria* car à l'intérieur ou à côté, le cadi rendait la justice au temps des Maures. A cet endroit la narration de Botkine est visiblement puisée dans les *Contes de l'Alhambra* de Washington Irving quand il décrit les symboles de la main et de la clef qui, scellées sur les côtés de l'arc, représentaient l'une un antidote contre le mauvais œil, selon les Maures de Grenade et l'autre un signe magique. Vassili Petrovitch se laisse aussi guider ici par les récits du folklore grenadin<sup>33</sup>.

Le voyageur russe commet une erreur en datant la construction de la Porte «judiciaire» de 1309 J-C et non de 1348 J-C. Elle remonte en fait au règne du sultan nasride de Grenade Abū l-Haŷyāŷ Yūsuf I<sup>r</sup>. Il importe maintenant de démontrer que l'appellation moderne de Porte de la Justice est incorrecte. Dès 1931, Evariste Lévi-Provençal avait prouvé qu'il y avait dans les villes de l'Occident musulman une *Bāb al-ṣarī'a*, une porte qui s'ouvrait sur l'esplanade extérieure de la ville (*ṣarī'a*), à l'emplacement où se tenait le marché hebdomadaire et où aboutissaient les principales voies d'accès de la campagne environnante. La porte principale de l'Alhambra n'était autre que la *Porte de l'Esplanade*. Alonso de Castillo, l'interprète d'ascendance morisque de Philippe II qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, fut le premier à traduire l'inscription de cette porte en 1564, eut soin de conserver la dénomination de *Bāb al-ṣarī'a*. Ce ne fut que plus tard que naquit la légende suivant laquelle le cadi tenait ses audiences sous la grande porte d'accès à l'Alhambra<sup>34</sup>.

<sup>30</sup> Voir Lettre VII, p.253 et Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, p.253.

<sup>31</sup> Voir R. Arié, *Le royaume nasride de Grenade : réalité et légende*, dans *Awrāq*, vol IV, Madrid, 1981, pp.172-175.

<sup>32</sup> Voir Lettre VII, p.258.

<sup>33</sup> Voir Lettre VII, p.259. Voir *Tales of the Alhambra*, introduction et notes de Ricardo Villa-Real, Grenade, 1963, pp.43-44.

<sup>34</sup> Voir E. Lévi-Provençal, *Inscriptions arabes d'Espagne*, Texte, Leyde,-Paris, 1931, pp.156-158 et l'article très dense du même arabisant français, *Notes de toponomastique hispano-maghribine. Les noms des portes, le Bāb al-sharī'a et la Sharī'a dans les villes de l'Occident musulman au Moyen Age*, dans *Islam d'Occident, Etudes d'Histoire médiévale*, Paris, 1948, pp.43-78. Sur Alonso del Castillo,

Botkine se montre déçu par l'entrée dans l'Alhambra. De son temps, sur l'actuelle Place de los Algibes étaient dispersées plusieurs maisonnettes délabrées accolées aux vieux murs de la forteresse; le gouverneur de l'Alhambra et quelques rares habitants y vivaient. Au centre de la place, le palais de Charles-Quint lui inspire une réflexion vraiment surprenante: «le hasard a voulu que l'intelligent Charles-Quint ait ordonné d'abattre une grande partie du palais maure pour faire construire à sa place son palais». Nous voici loin du récit de Théophile Gautier: ce grand monument de la Renaissance «que l'on maudit ici, lorsqu'on songe qu'il couvre une égale étendue de l'Alhambra renversée exprès pour emboîter sa lourde masse». Cependant tous deux admirèrent ce chef-d'œuvre de l'architecture espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle, à la fière ornementation<sup>35</sup>.

Comme ses devanciers Botkine pénètre dans la cour intérieure du monument nasride par un corridor situé dans l'angle du palais de Charles-Quint. Comme Gautier, transporté en plein Orient «par la baguette magique d'un enchanteur»<sup>36</sup>, Botkine est séduit par la beauté des lieux. Il est enthousiasmé par la Cour des Myrtes, le *Patio de los arrayanes*, où il reprend les impressions de Théophile Gautier tout en louant dans la «salle des audiences» (la Salle des Ambassadeurs) le magnifique plafond *artesonado*, plus achevé selon lui, que ceux que l'on faisait au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le reste de l'Europe. Il apprécie l'emploi de l'écriture arabe comme motif de décoration et il admire les «arabesques de couleur» qui ornent les murs de cette Salle. Des fenêtres il se plonge dans la vue impressionnante sur la nature et la ville «qui resplendissent de tout l'éclat des couleurs du Midi».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Cour des Lions jouissait d'un immense prestige auprès des voyageurs du Nord de l'Europe. Botkine exalte la grâce et le caractère aérien de l'ensemble. Il contemple les colonnettes qui, «dispersées dans une sorte de désordre symétrique par groupes de quatre, de trois ou de deux, produisent un effet extraordinaire par un jeu d'ombre et de lumière sous les arcades»<sup>37</sup>. L'artiste qu'était Théophile Gautier avait remarqué que toutes les magnificences de l'Alhambra ne sont «ni en marbre ni en albâtre, ni même en pierre mais tout simplement en plâtre, à l'exception des colonnes, de quelques dalles dans le pavage, des vasques de bassins qui sont en marbre»<sup>38</sup>. A sa suite, Botkine souligne que le stuc fabriqué par «les Maures» fort habilement est «plus solide que le marbre et aussi brillant que lui»<sup>39</sup>. Au centre du patio, il contemple les

voir D. Cabanelas Rodtíguez, O.F.M., *El morisco granadino Alonso del Castillo*, Grenade, 1965.

<sup>35</sup> Voir *Lettre VII*, p.261 et *Voyage en Espagne*, p.264.

<sup>36</sup> Voir *Voyage en Espagne*, p.264.

<sup>37</sup> Voir *Lettre VII*, pp.261-262. On consultera avec profit les travaux parus dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Voir A. Fernández-Puertas, *La Fachada del Palacio de Comares, I.I, Situación, función y génesis, The Façade of the Palace of Comares, I, Location, Function and Origins*, édition bilingue, Grenade, 1980 ; le même, *The Alhambra, I, From the Ninth Century to Yüsuf I (1354)*, Londres, 1997. Sur les chapiteaux de la Cours des Lions, voir P. Marinello Sánchez, *Los Capiteles del Palacio de los Leones en la Alhambra, Estudio I*, Grenade, 1996.

<sup>38</sup> Voir *Voyage en Espagne*, p.266.

<sup>39</sup> Voir *Lettre VII*, p.262.

douze lions de la Fontaine. Il les trouve fort mal faits; ils ne ressemblent à aucun animal, d'après lui<sup>40</sup>. Les vers arabes gravés autour du grand bassin sont traduits sans indication de provenance. Il y a lieu de supposer que Botkine avait eu connaissance de l'ouvrage de Pablo Lozano, *Antigüedades árabes de España, parte segunda que contiene los letreros arábigos que quedan en el palacio de la Alhambra*, publié par la Real Academia de San Fernando à Madrid en 1804<sup>41</sup>.

A l'intérieur d'une des galeries se trouvent au plafond les célèbres peintures de la Salle du Tribunal. Botkine consacre à peine quelques lignes aux scènes de chasse au sanglier et à la représentation «des Maures assis en rond». Il attribue, probablement d'après ses lectures, ces peintures à un artiste chrétien du XIV<sup>e</sup> siècle en raison de l'interdiction par l'Islam de dessiner des êtres animés<sup>42</sup>. Il s'inspire nettement de Gautier dans le tableau qu'il donne de la Salle des Deux Soeurs. Il est plus concis lorsqu'il dépeint la Salle des Abencérages, qui «cède en beauté à la Salle des Soeurs», bien qu'il admette que sa coupole soit du même style<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> «Peut-être» ajoute-t-il, «parce que l'Islam interdit aux Arabes de représenter des êtres animés». Sur la Fontaine de la Cour des Lions, voir J. Bermúdez Pareja qui date cette oeuvre du XI<sup>e</sup> siècle, à la suite de Manuel Gómez Moreno, *La Fuente de los Leones dans Cuadernos de la Alhambra*, vol 3, 1967, pp.21-29. Leopoldo Torres Balbás était d'avis qu'il fallait voir dans la Fontaine un travail du XIV<sup>e</sup> siècle, marqué par un courant oriental archaïsant. Voir *La Alhambra y el Generalife*, Madrid, 1953, p.96.

<sup>41</sup> Voir *Lettres sur l'Espagne*, p.315 note 41. Il s'agit en fait de quelques vers d'un poème d'Ibn Zamrak qui fut le vizir et poète attitré du sultan de Grenade Muhammad V dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir l'étude de D. Cabanelas, o.f. m. et A. Fernández-Puertas, *El poema de la fuente de los Leones*, en *Cuadernos de la Alhambra*, vol 15-17, 1979-1981, pp.1-88 ainsi que les ouvrages d'Emilio García Gómez, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra*, Madrid, 1985 et *Focos de luz sobre la Alhambra*, Madrid, 1988.

<sup>42</sup> Voir *Lettre VII*, p.263. Gautier avait sans doute lu avec sympathie la *Historia de la dominación de los Árabes en España* de José Conde, traduite en français dès 1826. L'historien espagnol y montrait que la civilisation de la péninsule Ibérique avait connu son apogée dans la période musulmane. Aussi fut-il fasciné par les peintures de la Salle du Tribunal. Voir *Voyage en Espagne*, p.269. L'origine des artistes qui tracèrent ces figurations humaines et la datation des peintures ont suscité plusieurs hypothèses parmi les historiens de l'art européen. Manuel Gómez Moreno et plus tard Leopoldo Torres Balbás les attribuaient à un artiste chrétien de formation florentine. Voir la monographie exhaustive de Jesús Bermúdez Pareja rééditée à Grenade en 1987 comme hommage posthume à l'auteur : *Pinturas sobre piel en la Alhambra de Granada*. Nous avions abordé la question dans notre article intitulé *Quelques remarques sur le costume des Musulmans d'Espagne au temps des Nasrides*, dans *Arábica*, tome XII/3, Leyde, 1965, note 1 page 98. Nous y avions fait état de l'opinion de Basilio Pavón qui s'est consacré à la décoration mudéjar et a daté les peintures de la Salle du Tribunal de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle; il les attribuait à des artistes mudéjares sévillans que Pierre le Cruel aurait envoyés à son allié le sultan naṣride Muhammad V. Ultérieurement, dans son ouvrage paru à Madrid en 1973, Basilio Pavón, se fondant sur l'examen de diverses peintures tolédanes, a démontré que les peintures de la Salle du Tribunal ont été exécutées par des artistes mudéjares tolédans. Voir *Arte toledano : islámico y mudéjar*, Madrid, 1973, pp.261-266.

<sup>43</sup> Voir *Lettre VII*, p.264; *Voyage en Espagne*, p.270. La Salle des Deux Soeurs a suggéré à Botkine la comparaison suivante: on y trouve «une fort gracieuse coupole couverte de moulures remarquables, en forme de stalactites et d'alvéoles, comme celle qu'il y a dans les ruches d'abeilles». On remarquera l'analogie avec la description de Gautier: «c'est quelque chose comme les gâteaux d'une ruche, comme

Botkine conte alors la légende du massacre des trente-trois Abencérages attirés dans la Salle qui porte leur nom par les Zégris, leurs ennemis. Près de la fontaine et au fond de la vasque, la grande tâche rougeâtre que l'on aperçoit serait le sang des Abencérages assassinés à cet endroit<sup>44</sup>. Botkine dans son récit suit à la lettre la chronique de Ginés Pérez de Hita intitulée *Guerras Civiles de Granada*. Il avoue d'ailleurs que cette oeuvre ressemble plus à un roman qu'à de l'histoire. Il y découvre le mélange de la poésie populaire, des romances et de quelques éléments historiques. Botkine fait preuve d'esprit critique lorsqu'il ajoute que l'aspect le plus intéressant de cet ouvrage est la description des fêtes, des us et coutumes de Grenade qui subsistaient au XVI<sup>e</sup> siècle dans les provinces andalouses reconquises par les Rois Catholiques en 1492<sup>45</sup>.

Au cours de ses promenades quasi quotidiennes à travers l'Alhambra, Botkine s'est beaucoup plu à écouter le murmure de l'eau que les Arabes aimaient tant et qui circulait encore au moyen de canaux de l'ancienne construction arabe. Il a aussi trouvé un charme indéfinissable au Généralife qu'un large ravin, alors couvert de figuiers sauvages, de myrtes et de lauriers-roses, sépare de l'Alhambra<sup>46</sup>. Cependant, il a regretté que dans «ce palais d'été mauresque», à part la galerie extérieure aux arcs en fer à cheval et aux fines colonnes, il y eût si peu de «décorations mauresques».

Le sentimental Botkine estime que l'architecture des Arabes d'Espagne, si différente de l'architecture antique, brille par la grâce capricieuse des formes, par une extraordinaire légèreté, par l'ingéniosité de l'éclairage<sup>47</sup>.

Les jardins du Généralife et ses eaux conservent pour le voyageur russe, comme pour Théophile Gautier, leur séduction passée. L'oeil de peintre du Romantique français lui a suggéré une poétique description du laurier-rose qui

les stalactites d'une grotte».

<sup>44</sup> Botkine (p.264) situe le meurtre des Abencérages dans la Salle du même nom tandis que Gautier (p.272) place l'événement dans la Cour des Lions: «c'est dans le bassin de la fontaine des Lions que tombèrent les têtes des Abencérages attirés dans un piège par les Zégris... On vous fait remarquer au fond du bassin de larges tâches rougeâtres, accusations indélébiles laissées par les victimes contre la cruauté des bourreaux. Malheureusement les érudits prétendent que les Abencérages et les Zégris n'en jamais existé. Je m'en rapporte complètement là-dessus aux romances, aux traditions populaires et à la nouvelle de M. de Chateaubriand, et je crois fermement que les empreintes empourprées sont du sang, et non de la rouille». Rappelons que les *Aventures du dernier Abencérage* avaient paru à Paris en 1826. Sur la famille des Abencérages, voir l'excellent opuscule de Luis Seco de Lucena, *Los Abencerrajes, Leyenda e Historia*, Grenade, 1960.

<sup>45</sup> Voir *Lettre VII*, p.265. L'arabisant et romaniste grenadin Juan Martínez Ruiz a exploité avec succès les données de l'écrivain murcien Pérez de Hita dans son intéressant article, *La indumentaria de los moriscos según Pérez de Hita y los documentos de la Alhambra*, *Cuadernos de la Alhambra*, volume 3, 1967, pp.55-124. Sur le roman historique de Pérez de Hita, né à Murcie en 1544, inspiré des traditions musulmanes, voir R. Arié, *Le Royaume nasride de Grenade. Réalité et légende*, article cité *supra* note 31, p.178.

<sup>46</sup> Sur le Généralife, voir l'ouvrage de Carlos Vilchez Vilchez, *El Generalife*, Grenade, 1991.

<sup>47</sup> Voir *Lettre VII*, p.266.

s'épanouissait au milieu d'un des bassins du Généralife<sup>48</sup>. Botkine est, lui aussi, sensible au parfum des jasmins et des myrtes, il admire le superbe buisson de lauriers-roses «gros de trois brasses au moins» ainsi que «l'art étonnant qu'avaient les Arabes de faire jaillir l'eau partout»<sup>49</sup>.

A Grenade, ville «gaie, riante et animée» Gautier et Piot s'étaient plus à longer les allées de la *Alameda* au coucher du soleil. Don Teofilo et Don Eugenio furent reçus par la bourgeoisie locale qui leur réserva un accueil franc et aimable. Ils fréquentèrent les *tertulias* tous les soirs et obtinrent grâce à la protection de leurs amis la permission de passer quatre jours et quatre nuits dans le palais de l'Alhambra<sup>50</sup>. Botkine, charmé par l'atmosphère humaine de Grenade et par la cordialité de ses habitants, loua un appartement dans une maison située près du ravin entre l'Alhambra et le Généralife. Il lui arrivait d'entrer le soir chez ses propriétaires où quelques invités égayaient la soirée par des chansons andalouses.

Il loua également un cheval de selle pour la durée de son séjour afin de se promener aux environs de la ville<sup>51</sup>.

Vassili Petrovitch fut frappé par la gravité, la fierté, la dignité que manifestaient les habitants des alentours; il y vit l'empreinte de l'élément oriental encore vivace dans l'Espagne du Sud. Les trois semaines passées à Grenade où il se rendit à plusieurs reprises à l'Alhambra et au Généralife, les heures écoulées dans les jardins et accoudé au belvédère d'une des tours du palais, à contempler le superbe panorama qui s'étendait devant lui, lui dictèrent des pages chatoyantes. Son séjour à Grenade lui fit connaître le bonheur et lui laissa un souvenir impérissable<sup>52</sup>.

Au dilettante Botkine, à ce Romantique érudit, imprégné de l'esprit de tolérance, on doit une vision esthétique de l'Espagne musulmane, répandue grâce à lui dans les cercles cultivés de sa Russie natale.

<sup>48</sup> Voir *Voyage en Espagne*, p.276: «jamais rien ne m'a fait éprouver un sentiment plus vif de la beauté que ce laurier-rose du Généralife». Sur ce thème, Gautier a composé un poème, *Le laurier-rose du Généralife*, publié dans *La Presse* du 11 décembre 1843 puis recueilli dans *España, Premières poésies (1830-1845)*, Paris, 1866, p.335.

<sup>49</sup> Voir *Lettre VII*, p.269.

<sup>50</sup> Voir *Voyage en Espagne*, p.259.

<sup>51</sup> Voir *Lettre VII*, p.270, pp.273-275.

<sup>52</sup> Voir *Lettre VII*, p.270, p.277.